vent être complètes, je l'ai dit. Mais il me semble qu'elles donnent assez nettement la physionomie des êtres qui succédèrent aux petits-maîtres du Second Empire, le sentiment aussi des consciences et des âmes qui sont les consciences et les âmes d'aujourd'hui.

Ce ne sont là, d'ailleurs, à proprement parler, que les esquisses des pâles acteurs de l'Histoire moderne.

Il m'a paru intéressant de les rassembler comme en un carton, de les fixer comme en un album, avant de parler — plus longuement et intimement — des Thiers, des Gambetta et des Mac-Mahon qui furent les grands premiers rôles de la République.

Une pièce, au théâtre, ne vit-elle point, souvent, autant par la figuration secondaire de ses personnages, que par l'importance de ses héros véritables?

L'Histoire est ainsi : les comparses de la politique la font curieuse à l'égal des dominateurs ou des élus qui la marquent de leur nom.

XIII

Autour de M. Thiers.

L'histoire des hommes d'Etat est fort malaisée, en général, à écrire, à fixer. — L'histoire de M. Thiers sera très difficultueuse, particulièrement, à établir et j'imagine que les chroniqueurs qui s'attacheront à la faire complète, maudiront, plus d'une fois, durant le temps de leur besogne, la vie compliquée de l'illustre bonhomme.

M. Thiers ne fut point seulement, en effet, un type curieux qui attire et maintient l'attention ; il fut comme la personnification de plusieurs types très différents d'allures, d'aspect, devant lesquels l'observateur, déconcerté, hésite, se trouble et renonce, parfois, à comprendre — tel un peintre en

présence d'un modèle étrange dont chaque minute amènerait une métamorphose.

M. Thiers, par sa petite taille, mêlé à la foule, passait inaperçu physiquement. Il semble que son esprit qui fut vaste, cependant, ait eu le don de fuir, ainsi, ignoré, insaisissable, devant les âmes de ceux qui le haïrent ou qui espérèrent en lui. Démon malin, il échappait aux atteintes de ses adversaires comme aux sollicitations de ses amis, et ayant jonglé pendant de longues années avec les consciences des hommes, il s'en est allé sans avoir livré aux hommes le secret de sa malignité.

Sous le Second Empire, il fit la guerre au pouvoir tout en conservant des relations cordiales et mondaines avec quelques-uns des ministres de Napoléon III, à qui, même, le soir, dans son salon de la Place Saint-Georges, il ne refusait pas des conseils fort bien accueillis aux Tuileries.

A cette époque, on le croyait royaliste. Quoiqu'ayant aidé, par ses œuvres, au rétablissement de l'Empire, il n'avait pas, en effet, oublié qu'il avait été le ministre du roi Louis-Philippe et, comme il redoutait la République, alors, comme il lui fallait quelque prince sinon à aimer — M. Thiers n'aima jamais que lui-même — du moins à opposer aux Tuileries, il s'amusa, sans grand espoir de voir la

réalisation de ses revendications, à soutenir la cause des d'Orléans exilés et, en ce temps, quelque peu frondeurs.

Cette attitude lui valut d'être mis davantage en évidence que s'il s'était mêlé à l'opposition républicaine ; elle lui valut aussi d'être plus écouté que s'il avait parlé au nom d'un principe libéral auquel les hommes d'alors — l'Empereur excepté — ne prêtaient aucune sérieuse attention.

On sait le rôle qu'il joua au moment de la déclaration de guerre, en 1870. Il repoussa, énergiquement, toute rupture entre la France et la Prusse, il réclama la communication de la fameuse dépêche diplomatique qui affirmait que M. le comte Benedetti avait été outragé par le roi de Prusse et qui, disait-on, avait été expédiée par notre ambassadeur, et il eut un cri de détresse lorsque, bafoué, insulté, il constata que sa voix était impuissante à conjurer les périls.

La carrière de M. Thiers sera diversement appréciée par les historiens, sera, par eux, jugée sévèrement ou avec indulgence selon qu'ils seront nés de tel ou tel parti. Ils s'accorderont, je crois, sur cette phase de son existence qui commence à la déclaration de guerre et qui se termine à son voyage en Europe, pendant les hostilités, à cette visite qu'il fit aux rois

de la terre pour les apitoyer sur le sort de ses compatriotes, pour glaner auprès d'eux un peu d'espérance, un peu d'appui. Les historiens, quelle que soit leur origine, s'entendront pour dire que M. Thiers ne fut pas sans gloire, alors ; ils le plaindront dans sa triste et aventureuse odyssée et ils lui pardonneront peut-être beaucoup de son égoïsme, en souvenir de ces lugubres heures où il paraît s'être oublié soi-même, pour ne songer qu'aux misères du peuple dont il criait le nom aux oreilles sourdes des potentats.

M. Thiers s'imposait évidemment, par son âge, par son passé, par sa grande habitude des choses de la politique, sinon à la confiance, du moins, à la direction des hommes nouveaux appelés à siéger dans l'Assemblée Nationale. Le dévoûment patriotique qu'il manifesta, alors, paraît, cependant l'avoir plus désigné aux suffrages de ces hommes, pour prendre le pouvoir après la guerre, que toute son œuvre, que toute son existence écoulée.

Il fut heureux que le choix de l'Assemblée se portât sur lui et il ne dissimula point sa joie. De retour en France, la faible sympathie qu'avaient, soudainement, et dans l'irritation qui naissait du souvenir récent de l'Empire, inspirée à la foule, les princes d'Orléans, lui avait déplu. Il avait pu craindre, un

moment, que l'Assemblée, très réactionnaire, ne profitât des événements pour remettre audacieusement l'autorité entre les mains de M. le duc d'Aumale et il éprouva comme une jouissance inespérée lorsque ses collègues le proclamèrent chef du pouvoir exécutif.

Ce titre presque banal et qui n'affirmait rien, qui paraissait, au contraire, réserver l'avenir au bénéfice de quelque prétendant ou de quelque aventurier, le satisfit et, dans une malicieuse pensée, il ne chercha point, en apparence, à lui donner plus d'importance qu'il n'en semblait avoir. Il s'arrangea, simplement, de façon à lui créer cette importance qu'on lui refusait et lorsqu'en effet, il fut bien établi que ce titre signifiait autre chose que l'inoffensive qualification d'une autorité provisoire, M. Thiers triompha et se retourna nettement contre ceux qui l'en voulaient déposséder.

Ce fut un peu, là, le jeu de toute sa vie. Nul mieux que M. Thiers ne savait flatter ou endormir, pour obtenir ce qu'il désirait ; nul mieux que lui, ayant atteint son but, ne savait être implacable envers ceux qui, déçus, tentaient de lui reprendre ce qu'ils lui avaient offert — ou plutôt ce qu'ils s'étaient laissé dérober.

Chef du gouvernement, M. Thiers s'installa, à Versailles, dans le petit et délicieux palais que l'on construisit, sous l'Empire, pour les très mondains préfets en cour aux Tuileries.

Sa maison intime, sa famille était peu nombreuse et se trouva à l'aise en cette demeure.

M. Thiers n'avait auprès de lui, en effet, que Mme Thiers, Mlle Dosne, sa belle-sœur, et M. Barthélemy-Saint-Hilaire, son inséparable et fidèle ami.

Si M. Thiers s'oubliait, quelquefois, à jouer au Napoléon avec les officiers de sa maison militaire, le « train » de sa résidence présidentielle ne se ressentait aucunement de ces ressouvenirs d'un temps fastueux.

Mme Thiers, petite personne boulotte, de noir vêtue toujours, était très simple et tout ce qui l'entourait avait le reflet de sa simplicité.

Très économe, ennemie de tout luxe, ne gardant pour elle et pour les siens que le confortable ordinaire d'une modeste bourgeoise, elle éloigna de la présidence tout mouvement mondain, tout apparat coûteux, et il n'était pas rare de la voir passer, trottinant, dans les rues de Versailles, suivie d'une domestique à tablier blanc ayant au bras un panier, pour se rendre soit au marché, soit à la veille d'une réception, chez un fleuriste de la rue du Plessis où

elle choisissait elle-même ses bouquets, marchandant, pendant des heures, sur le prix de quelques roses ou de quelques branches de lilas.

Fort dure pour ses serviteurs, très sèche de cœur, d'aspect maussade, Mme Thiers n'était point aimée à Versailles, non seulement du monde qu'elle fuyait et qui ne manquait pas de se venger de son hostilité en la ridiculisant, mais surtout des humbles, des malheureux qu'elle écartait de son chemin, comme importuns, mais aussi, de ceux qui travaillent, des commerçants qui ne glanaient dans son voisinage et dans les fournitures de sa maison, que de maigres profits.

M. Thiers feignait d'ignorer l'attitude de sa femme; mais il en avait parfaitement conscience et il s'en accommodait à merveille, ses goûts d'économie étant conformes aux siens.

Ce fut, pour tous ceux qui, plus ou moins, avaient des relations d'intérêts matériels avec la présidence, un soulagement, lorsque le maréchal de Mac-Mahon, dont les dépenses et le luxe étaient connus, succéda à M. Thiers.

Mlle Dosne, vieille fille longue, osseuse, revêche et toute en angles aigus, ne quittait pas Mme Thiers. Elle l'aidait à tenir sa maison, à recevoir, à réduire les notes des fournisseurs, à être

impopulaire. Elles sortaient, toutes deux, ensemble, et lorsque dans une cérémonie officielle elles apparaissaient, l'une à côté de l'autre, elles éveillaient assez bien les deux silhouettes légendaires — mais enjuponnées — du bon chevalier don Quichotte et de son naïf écuyer Sancho Pança, à cette différence près, pourtant, que Mlle Dosne n'était pas bonne et que Mme Thiers n'était pas naïve.

A l'une de ces cérémonies officielles qui avaient lieu alors, à Versailles, se rattache une anecdote bien plaisante qui eut pour héros M. Thiers.

On célébrait je ne sais quelle solennité religieuse, dans la chapelle du château, et M. Thiers dut s'y rendre, avec toute sa maison civile et militaire.

Or, si l'illustre homme d'Etat était très versé dans les questions de politique, il ignorait presque entièrement les usages des temples.

Comme il entrait dans la chapelle et comme un clerc quelconque lui offrait l'eau bénite, au bout d'un goupillon, il se troubla, hésita, regarda l'instrument qu'on lui présentait, puis finalement, ne sachant trop ce qu'on lui voulait, prit le goupillon et s'en servit pour asperger d'eau sainte — à l'imitation du prêtre — tous ceux qui l'entouraient.

Un rire fou s'empara alors des témoins de cette scène burlesque et l'incident, raconté, fit la joie de

tous ceux qui le connurent. M. Thiers lui-même, mis au courant de son erreur, s'en amusa, car il avait de l'esprit. Mais Mme Thiers accueillit, avec mauvaise humeur, les railleries, et ne se consola que difficilement de l'accroc fait ainsi, involontairement, à la dignité de son mari.

Mme Thiers et Mlle Dosne étaient la personnification absolue de la femme bourgeoise dans ce qu'elle a de plus mesquin, de plus étroit, de plus ennuyeux.

M. Barthélemy-Saint-Hilaire n'avait rien qui pût porter ombrage à Mme Thiers, au point de vue de la gaîté, de l'élégance, de la générosité, et ses façons s'accordaient parfaitement avec celles de la Présidente.

Morose, il passait dans l'ombre de M. Thiers, comme une tristesse destinée à le préserver de tout contact capable de le rajeunir, de le moderniser, et s'il en est qui affirment qu'il fut un brave homme, sous des dehors peu séduisants, il en est d'autres qui déclarent qu'il n'eut rien de bienveillant, pendant le temps de ses fonctions de secrétaire intime, à la présidence.

M. Barthélemy-Saint-Hilaire ne fut peut-être ni un brave ni un méchant homme. Il fut, plus simplement, je crois, un homme insignifiant et si l'amitié

que M. Thiers lui témoignait le porta à des injustices ou à des maussaderies envers quelques modestes individualités, il est raisonnable de penser qu'il n'eut jamais d'influence sur les décisions de son maître.

M. Barthélemy-Saint-Hilaire, inconnu, ou à peu près, durant toute la période du Second Empire, se révéla soudain au public, lors des élections législatives de 1869 et fit quelque bruit, par sa lutte discourtoise, en Seine-et-Oise, avec un candidat-député de ce temps, avec M. Hély d'Oissel.

Très bilieux, très irascible, à cette époque, il se retrouva irascible et bilieux lorsque M. Thiers l'appela auprès de lui et l'on ne saurait compter les nombreux ennemis qu'il valut, par son manque d'aménité, à celui qu'il prétendait servir et aimer.

Telle était la trinité peu aimable qui entourait M. Thiers, Président de la République, en l'hôtel de la Préfecture, à Versailles. Elle n'avait rien de particulièrement intéressant. Cependant, il serait inique de ne pas reconnaître que Mme Thiers et que Mlle Dosne, sous leur enveloppe ingrate, cachaient une intelligence peu commune. Mme Thiers avait du bon sens; Mlle Dosne n'était pas sans esprit, et lorsque le Président, selon l'habitude de toute sa vie, organisa son salon, ces deux femmes le secondèrent, habilement et non sans charme moral, dans son dessein. Elles furent, à la présidence de Versailles, ce qu'elles avaient été dans la maison familiale de la Place Saint-Georges, et si M. Thiers manqua, autour de lui, alors, d'éléments mondains proprement dits, il vit passer devant lui toutes les personnalités importantes de la politique, des lettres et des arts. Son salon, à Versailles, redevint ce qu'il avait été à Paris, un salon académique et cosmopolite. Une certaine aristocratie de naissance et d'intelligence s'y donna rendez-vous, à l'exclusion toutefois de toute jeunesse. Ce fut un salon d'hommes et non un salon de femmes. Les quelques rares femmes qui s'y rencontraient étaient des intellectuelles. C'est pourquoi il laissa peu de traces dans le souvenir de la génération qui le vit s'établir, c'est pourquoi la génération actuelle semble l'ignorer.

Presque tous les membres de l'Assemblée Nationale — royalistes ou républicains — se montrèrent, à cette époque, dans le salon de M. Thiers et se mirent, avec lui, en frais de coquetterie qu'il leur rendait, il faut le dire, avec un intérêt malicieux.

Tous entouraient le Président de prévenances, dans l'espoir de le gagner à leur cause, et en acceptant

leurs hommages et leurs tendresses, il les dupait tous.

Cette situation donnait, certes, aux réunions qu'organisait M. Thiers, un caractère curieux. Mais son salon ne prit réellement un aspect original, digne d'être noté, que par le nombre, que par la qualité des étrangers qui y étaient reçus et qui lui prêtèrent ce cachet de cosmopolitisme dont j'ai parlé.

Parmi ces étrangers, on éprouva quelque étonnement, à la présidence, en voyant reparaître, la guerre étant terminée, l'un des hommes qui, sous le Second Empire, avaient le plus occupé l'attention publique, autant comme familier des Tuileries que comme représentant d'une grande puissance — M. le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche.

A la personne de M. de Metternich restait attaché un peu de cet Empire qui venait de s'écrouler, et dès la première heure, M. Thiers, très méfiant, très soupçonneux, lui fit grise mine.

On accusait volontiers, alors, M. de Metternich, chez le Président, de mettre son autorité à la disposition des audacieux qui ne craignaient pas de tenter de créer un mouvement d'opinion en faveur d'une restauration napoléonienne, et une froideur presque blessante l'accueillait dans le monde officiel où l'appelaient ses fonctions.

L'ambassadeur ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de l'attitude que l'on prenait devant lui; il comprit qu'il avait manqué d'habileté, de tact, peut-être, en ne suivant pas l'empereur Napoléon III, dans sa retraite, et après quelques apparitions chez M. Thiers, il résolut de s'en retourner en Autriche, non sans regret pour ce Paris élégant qu'il était obligé, ainsi, de quitter, dont il avait été, pendant des années, l'un des favoris et qu'il avait sincèrement aimé, il est juste de le reconnaître.

Lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre, et M. le prince Orloff, ambassadeur de Russie, furent des hôtes assidus du salon de M. Thiers, et des plus choyés par le Président.

Lord Lyons était un ami personnel de l'illustre vieillard et si l'on en croit la légende, il ne se serait point borné, en ce temps, à servir seulement son pays, il se serait souvent trouvé mêlé même, sur l'initiative du Président, à des questions de politique concernant spécialement la France.

Au lendemain de la conclusion de la paix, lorsque l'insurrection communaliste s'empara de Paris, il aurait été chargé par M. Thiers d'apaiser les colères et de dissiper l'inquiétude des Allemands qui, en présence du nouvel état de choses, du chaos en lequel le peuple français semblait se jeter, exprimaient

la volonté de marcher sur Paris et de l'occuper, en garantie du traité qui venait d'être signé.

Plus tard, lorsque la République devint définitive, lord Lyons qui n'avait, pour cette forme de gouvernement, qu'un goût très modéré, ne dissimula point sa pensée à M. Thiers en lui faisant part de l'hostilité que rencontrerait certainement son pouvoir, à Londres. Le Président s'ingénia alors à séduire son ami. Il l'accabla de soins, de flatteries, il mit en œuvre devant lui, et pour lui, toutes les ressources de son esprit inventif, et quand il l'eut mis à la merci de l'amitié qui les liait tous deux, il l'employa à détruire les hésitations du Foreign-Office, à l'égard du cabinet de Versailles.

M. Thiers, comme tant d'autres hommes de la génération de 1830 et de la génération du Second Empire, était un charmeur et savait merveilleusement s'emparer de ses semblables pour les dominer, pour les exploiter ou pour les utiliser.

Il avait un grand défaut, pourtant; il était bavard. Très beau parleur, il se grisait de sa propre voix, et lorsqu'il tenait un adversaire ou un indifférent sous le régal d'un entretien où lui seul discourait, souvent, il s'écoutait plus qu'il n'observait, il prononçait des mots, des phrases quelquefois imprudents, dont il n'avait pas la conscience immédiate,

et qui, retenus, répétés, lui valaient des embarras.

Rassuré par les services que lui avait rendus lord Lyons, il n'eut bientôt plus assez de réserve avec lui, et des gens bien informés affirment que l'ambassadeur d'Angleterre mit à profit, en maintes circonstances, la confiance qu'il inspirait à son ami, pour faire bénéficier le cabinet de Londres des indiscrétions qu'il lui arrachait.

Cette confiance, M. Thiers la donna, au même degré, à M. le prince Orloff, ambassadeur de Russie.

Une opinion généralement admise, en France, et que des incidents récents rendent difficile à combattre, veut que M. le prince Orloff ait été, durant sa mission chez nous, favorable à nos intérêts.

Cette opinion était celle de M. Thiers et il avait, pour le prince, une sorte d'engouement irraisonné.

Je suis au regret de détromper, ici, bien des naïfs, bien des enthousiastes. M. le prince Orloff ne fut aucunement ce que l'on crut qu'il était, ne fut nullement bienveillant à la France, étant ambassadeur de Russie à Paris, et si, dans la réserve qui lui était dictée par son souverain, il ne nous fit pas de mal, nous ne lui devons aucune reconnaissance, car il ne nous fit pas de bien.

A cette époque, en dépit des racontars qui ne sont d'aucune valeur en histoire, l'Empereur de Russie,